

Heaven's Gate Les démons de l'Amérique

Charles-Henri Ramond

Numéro 304, octobre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ramond, C.-H. (2016). Heaven's Gate : les démons de l'Amérique. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 44-44.

Heaven's Gate

Les démons de l'Amérique

Gouffre financier pour ses producteurs, œuvre dénigrée dont l'opprobre aura teinté le reste de la carrière d'un des cinéastes américains les plus atypiques de ces dernières décennies, **Heaven's Gate** est désormais à ranger au rang des films maudits. Vingt ans après sa sortie, dans le n° 210 de la revue, notre collègue Maurice Élia appelait déjà à la réhabilitation de ce chef-d'œuvre dans le texte justement intitulé « L'audace condamnée » que voici.

CHARLES-HENRI RAMOND

Dans **Heaven's Gate**, l'ancrage du récit dans l'histoire même des États-Unis avait de quoi intéresser plus d'un citoyen de la noble nation, mais qu'on ne vienne pas raconter à celui-ci que ses arrière-grands-parents étaient des ranchers sans vergogne qui avaient engagé des tueurs pour éliminer 125 immigrants venus des quatre coins de l'Europe — une *death list* de 125 noms de gens reconnus voleurs de bétail et étiquetés anarchistes. Ce n'était pas là des réflexions très positives sur le Grand Rêve Américain. D'ailleurs, la formule choisie par le réalisateur pour servir de slogan publicitaire au film (« Ce qu'on aime dans la vie, ce sont les choses qui s'effacent ») et ses propres déclarations lorsque le film n'était encore qu'à l'état de projet (« C'est le moment où les Américains deviennent des Américains ») n'étaient pas pour arranger les choses.

L'aventure avait commencé en 1974 lorsque Cimino avait présenté à plusieurs studios son scénario inspiré très librement des *Johnson County Wars* dans le Wyoming de 1892. Elle s'est poursuivie et développée sur plusieurs fronts : exigences exagérées du réalisateur, gonflement des budgets, problématique posée par le succès antécédent du cinéaste (**The Deer Hunter**, en 1978, cinq Oscars, dont celui du meilleur film et du meilleur réalisateur)... Présenté à New York en novembre 1980 dans sa version originale intégrale de 3 h 40, **Heaven's Gate** fut retiré de l'unique salle où il était projeté et les premières prévues à Los Angeles et à Toronto furent annulées. Un an plus tard, une version de 2 h 30, remontée par Cimino lui-même, n'eut guère plus de succès que la première.

Ce film mal-aimé comporte des personnages suffisamment ambigus, des séquences tellement originales sur le plan esthétique, des dialogues si volontairement confus, qu'on arrive vite à se demander s'il faut aussi radicalement condamner sa grande audace structurelle et ignorer conséquemment son profond message de tolérance. Le film nous présente des personnages incertains qui se retrouvent au centre du conflit : un *federal marshal*, ancien diplômé de Harvard ; une prostituée française ; un salaud qui s'humanise progressivement — tous trois entretenant des rapports mutuels très aléatoires. Autour d'eux viennent se greffer deux groupes plus nettement définis : celui des pauvres immigrants (la majorité) et celui des riches éleveurs (la minorité). C'est peut-être une manière de montrer que les individus sont comme toujours emportés malgré eux dans la ronde guerrière.

Phénomène rare au cinéma, le lyrisme des prises de vue n'est pas, dans **Heaven's Gate**, issu uniquement de la splendeur



La splendeur des paysages naturels

des paysages naturels. Il naît d'une vaste chorégraphie des images, des euphoriques mouvements de foule et de caméra, des immenses plans d'ensemble, longs et riches, où le cercle sous toutes ses formes semble le motif dominant : la valse des diplômés sur les pelouses de l'université, la danse des immigrants, tous équipés de patins à roulettes (invraisemblance justifiée par des documents historiques, précise Cimino), l'encercllement par les immigrants de l'armée des mercenaires chargée de les exterminer, la chevauchée de la cavalerie autour des survivants...

Rien que le prologue et l'épilogue placent l'œuvre sous la bannière de l'épopée. Au début, discours du révérend aux jeunes diplômés qui ont, selon lui, le devoir d'éclairer et de guider les masses incultes : « S'il est vrai que notre pays est aujourd'hui hostile à toute forme de réflexion et de méditation, notre idéal doit être l'éducation d'une nation » Dernière séquence : mélancolique et fatigué, notre héros se laisse aller à l'ennui de l'oisiveté. Ouverture et fermeture donc sur l'immobilisme politique et social de l'Est du pays. Entre les deux, le corps du récit, situé dans l'Ouest mouvementé des pionniers et où se précisera en quelques années la vraie définition de l'Amérique. Là ne s'arrêtent pas les richesses de **Heaven's Gate**. Elles sont assez nombreuses pour réclamer sa réhabilitation totale.

■ LA PORTE DU PARADIS | Origine : États-Unis – Année : 1980 – Durée : 3 h 39 – Réal. : Michael Cimino – Scén. : Michael Cimino – Images : Vilmos Zsigmond – Mont. : Lisa Fruchtman, Gerald B. Greenberg, William Reynolds, Tom Rolf – Mus. : David Mansfield – Int. : Kris Kristofferson (James Averill), Christopher Walken (Nathan D. Champion), John Hurt (Billy Irvine), Isabelle Huppert (Ella Watson), Sam Waterston (Frank Canton), Brad Dourif (Mr. Eggleston), Joseph Cotten (Reverend Doctor), Jeff Bridges (John L. Bridges) – Prod. : Joann Carelli – Dist. : MGM/UA.